CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften

Christophe Kotanyi

Cent dérives
A Hundred Drifts
Hundert Driften

CHRISTOPHE KOTANYI

Cent dérives

A Hundred Drifts

Hundert Driften

édité par · edited by · herausgegeben von

Axel Roch & Magda van Suntum

gegenstalt
Berlin 2020

Tropes-métonymies · Metonymie ~ Incertain et importun · Ungewiss und ungelegen ~ Le fou, le génie, le saint · Wahnsinnig, genial, heilig ~ Partisans, mercenaires, imposteurs · Partisanen, Söldner, Hochstapler ~ L'équipe de Budapest · Team Budapest ~ Un philosophe hongrois · Ein ungarischer Philosoph ~ Szabó ésotérique · Szabó, der Esoteriker ~ La parole et le vécu · Wort und Erlebnis ~ La série maximale · Die maximale Reihe ~ L'expérience immédiate · Die unmittelbare Erfahrung ~ Mathèse de la langue · Sprachmathese ~ Le mot schizophrène · Das schizophrene Wort ~ Le mot comme fantôme · Die Zahl als Gespenst ~ Le mot comme instrument · Die Zahl als Instrument ~ Arc-en-ciel · Regenbogen ~ Le nombre comme configuration · Die Zahl als Gestalt ~ De la logique de la foi · Zur Logik im Glauben ~ Un Socrate du XXe siècle ~ Abstraction et révélation ~ À qui s'adresse la philosophie de Szabó ? · Für wen ist Szabós Philosophie? ~ Battre le tambour · Philosophie mit der Trommel ~ Renversement du renversement · Umwertung der Umwertung ~ Rationalisme radical · Radikaler Rationalismus ~ Le pan-spiritualisme · Pan-Spiritualismus ~ Le secret des mathématiques · Das Geheimnis der Mathematik ~ De saint Anselme à l'ordinateur · Von Anselm zum modernen Computing ~ Le rire de l'homme · Das Lachen des Menschen ~ Langage et mathèse · Sprache ist Mathesis ~ Athéisme · Atheismus ~ Szabó contre Heidegger · Szabó vs. Heidegger ~ Pensée spéculative, pensée du *comme si* · Unendlich · Das Größtdenkbare · Versteckte Axiome ~ La pensée graphique de Lajos Szabó · Lajos Szabó's Graphic Thinking ~ Deux philosophes hongrois · Hungarian Philosophy ~ L'état du monde · The State of the World ~ Tags et graffiti · Graffiti Culture ~ Le numérique · Digital Culture ~ L'art graphique de Lajos Szabó · Szabó's Graphic Art ~ La théorie des systèmes · Systems Theory ~ Signe et langage · Sign and Language ~ L'art de Lajos Szabó · Szabó's Art ~ Le geste · Gesture ~ Le signe · The Sign ~ L'éthique · Ethic ~ La personne · The Person ~ L'esthétique · Aesthetic ~ La prismatique · Prismatic ~

Geste ou gesticulation ? · Gesture or Gesticulation? ~ Etudes morphogénétiques · Morphogenesis ~ Pour une histoire naturelle des contradictions · Toward a Natural History of Contradictions ~ Le centre constitutif · The Constitutive Centre ~ La question unique · The One Question ~ La réponse à la question · Answering the One Question ~ Déparadoxifier · De-paradoxization ~ La contradiction fondamentale · The Deepest Contradiction ~ Au sujet de la croisée des chemins · On the Crossroads ~ Personnalité · Personality ~ L'indicible · The Unspeakable ~ La parole · The Word ~ Toi · Thou ~ *logos* · *logos* ~ À la croisée des chemins · The Crossroads ~ Le centre · The Centre ~ La question unique · The One Question ~ Abstraction · Abstraction ~ L'innommable · The Unnameable ~ Nommer l'innommable · Naming the Unnameable ~ Chanter · Song ~ *Yikhes* · *Yikhes* ~ Jewry at the Crossroads ~ De la topologie spirituelle · On Spiritual Topology ~ Modernité phanocryptique – Communauté – Lajos Szabó – Les mathématiques – La langue – La subjectivité – La calligraphie – Béla Tábor – La science – Le système – Le mystère – La philosophie – Le phanocryptisme ~ Phanocryptic Modernity – Community – Lajos Szabó – Mathematics – Language – Subjectivity – Calligraphy – Béla Tábor – Science – System – Mystery – Philosophy – Phanocryptism ~ Logique et mathématiques · Logic and Mathematics ~ La théorie du chaos · Chaos Theory ~ La logique des lapins · The Logic of Rabbits ~ L'autoréférence · Self-reference ~ La métagression · Metagression ~ L'hétérostase · Heterostasis ~ Un non-nombre ~ Penser le zéro ~ Le giron productif ~ Multiplicités absurdes ~ Une arme secrète ~ Le vernaculaire ~ Une maladie ~ Genus ~ Penser et utiliser le zéro ~ Nombre ~ Le nombre configurationnel ~ Sans le zéro ~ Enthousiasme ~ Fragmentation ~ Tautologie structurelle ~ Ehyeh acher ehyeh ~ Incroyance ~ Mystique de la nature, mystique du savoir · Mystic Nature, Mystic Science ~ Snarks ~ Le dernier des Tocomans · Der letzte Tokomaner ~ Le perroquet gris

Salutations
de l'éditrice Magda van Suntum

Ce livre a vu le jour à la suite d'une série d'événements, tous plus improbables les uns que les autres. En voici quelques-uns : il y a, tout d'abord, l'intérêt qu'a pour la philosophie le jeune Lajos Szabó, expulsé de l'école professionnelle lors de la répression de la République des conseils en Hongrie. Il y a également la découverte de la philosophie par Attila Kotányi lorsqu'il lisait, muni d'une torche, dans le dortoir d'une école militaire k. u. k., un volume de Schopenhauer plein d'annotations. C'était le seul document qui lui restait de son père, décédé beaucoup trop tôt. Il y a aussi l'exclusion d'Attila Kotányi de l'armée, juste avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ce qui lui sauva sans doute la vie. Et il y a la rencontre de Szabó avec le bibliothécaire et poète Béla Hamvas, lorsqu'il lui rendit ses livres empruntés griffonnés de notes. Puis, le retour, en bonne santé physique et mentale, de Lajos Szabó et de Béla Tabor des camps d'extermination et celui de Béla Hamvas du front de l'Est. Il y a ensuite la rencontre d'Attila Kotányi avec Magda Huszár, qui venait de réchapper à l'hiver de famine de 1944/45. Et il y a la reprise des réunions de l'École Dialogique de Budapest en 1945. Plus tard, en 1956, il y a le soulèvement hongrois, sa répression et le départ de Szabó et de son groupe vers l'Ouest, y compris les enfants, tous sains et saufs. Ou il y a encore la rupture d'Attila Kotányi avec Guy Debord. Puis, il y a, après Tchernobyl, et grâce à l'honnêteté d'un certain Mikhaïl Gorbatchev, la fin de la guerre froide ; ensuite, la carrière de l'auteur, mon frère Christophe, en tant qu'astrophysicien. Le bon état d'Attila Kotányi lorsque les œuvres de Szabó furent publiées en 1999 figure également sur cette liste. Enfin, il y a l'intérêt et le soutien de tous nos amis. Pour finir, je voudrais remercier en particulier Magda Huszár et son engagement inlassable au cours des soixante-quinze dernières années. Le poète dirait : tant de ruptures, de perturbations – et encore plus de miracles – pour un petit morceau de continuité.

Préface
de l'auteur Christophe Kotanyi

Le 1er janvier 1957, à la frontière entre la Hongrie et ce qui était alors la Yougoslavie, vers cinq heures et demi du matin, juste avant le crépuscule, un petit groupe d'hommes, de femmes et d'enfants atteignit la lisière d'une forêt enneigée et aperçut, fatigué et soulagé, la terre yougoslave. En bas, dans la vallée, les gardes-frontières, fidèles au poste, avec leurs fusils prêts à tirer. Une section de l'École Dialogique de Budapest était en train de passer à l'Ouest, à la suite de son maître Lajos Szabó, qui attendait à Vienne.

Nous étions parmi eux, mon père, ma mère, mes deux sœurs et moi. Je n'avais alors que sept ans et j'avais avec moi le vieux classique de James Fenimore Cooper *Le Dernier des Mohicans* qui venait d'être retraduit en hongrois. C'était l'un des deux livres qu'on m'avait permis d'emporter dans cette fuite. L'autre était *Bóbita táncol*, Bóbita danse, le dernier livre du poète hongrois Sándor Weöres, un ami de ma famille. À cette époque-là, on pouvait encore se permettre de trimbaler des romans et de la poésie dans son sac à dos quand on franchissait des frontières illégalement. On n'avait pas encore à traverser les océans au risque de se noyer, comme tant d'entre nous doivent le faire aujourd'hui. On ne marchait pas sans fin dans des territoires hostiles. En véritable Indien, je suivais la file et me demandait comment le chef des Mohicans et son ami, le trappeur Œil-de-faucon, auraient bien pu faire pour marcher dans la neige fraîche et crissante sans faire le moindre bruit. En tous cas, moi, je n'arrivais pas à marcher dans la neige sans attirer l'attention ni sans la faire craquer.

Quant au groupe, l'École Dialogique de Budapest, il faisait partie d'un cercle d'artistes, d'intellectuels et de scientifiques, qui eux-mêmes n'étaient pas vraiment une école, mais plutôt des amis qui se réunissaient pour discuter autour du philosophe et artiste autodidacte Lajos Szabó et de son ami, Béla Tábor. Revenues des camps à l'été 1945, ces deux personnalités s'étaient aussitôt retrouvées pour reprendre leurs conversations entamées dans les années 1930 et interrompues par leurs déportations vers Auschwitz et Theresienstadt. Après la guerre, de nouveaux amis vinrent se joindre à eux pour discuter d'un large éventail de questions allant de la vie

quotidienne à la politique mondiale, de l'art et de la science à la philosophie et à la spiritualité.

Environ onze ans plus tard, la révolution de 1956 contre l'occupation soviétique rouvrit les frontières. L'armée hongroise, chargée de garder les frontières, s'était jointe à l'insurrection. Des renforts envoyés de Moscou ne tardèrent pas à rétablir la dictature et, comme beaucoup d'autres, Lajos Szabó se résolut à émigrer à l'Ouest à la recherche de meilleures conditions pour son travail philosophique et artistique. Il partit pour Vienne ; des amis et d'autres devaient le suivre. Mais les choses se passèrent autrement. Juste après son passage, la frontière fut refermée et ses associés, le reste du groupe, n'eurent d'autre choix que de chercher d'autres brèches dans ce que Winston Churchill appelait le rideau de fer. C'est la Yougoslavie de l'époque qui s'est avérée être cette toute dernière brèche.

Comme moi qui portais les deux livres qui m'étaient les plus chers, mes parents et d'autres adultes transportèrent, lors du passage de cette brèche, leurs manuscrits ou œuvres d'art les plus précieux. Mais il ne purent pas tout emmener. Ainsi, ils durent laisser les documents les plus importants de mon père, les comptes-rendus de nombreuses années de discussion, de 1946 jusqu'en 1953. À l'origine, quand le trajet semblait encore suffisamment sûr, Lajos Szabó avait proposé de nous emmener nous, les enfants, à Vienne en premier, dans un transport séparé, avant les autres, pour ainsi dire. Mais ma mère, comme toute mère le ferait sans doute, refusa de séparer la famille en fuite, et de se séparer de ses enfants. C'est ainsi que Lajos Szabó et sa femme récupérèrent les comptes-rendus dans une autre valise, bien lourde, que les porteurs prétendirent plus tard avoir perdu dans un tramway de Vienne – confirmant, pour ainsi dire après coup, la bonne intuition et la crainte des mères !

Pendant les trente années qui suivirent, de 1957 à la fin des années 1980, les contacts à travers le rideau de fer étaient pratiquement impossibles. La fin du soulèvement de 1956 avait été suivie d'une nouvelle vague de répression en Hongrie, tandis que les exilés durent faire face à des ajustements douloureux à un monde nouveau, avec des défis encore inconnus, y compris le besoin d'adopter de nouvelles langues, de s'adapter à de nouveaux contextes sociaux et politiques, et aussi avec la certitude de ne pas pouvoir retourner chez eux, ni de

pouvoir bénéficier du soutien de ceux qui y étaient demeurés. Après plusieurs mois d'épreuves, d'un camp de réfugiés à l'autre à travers la Yougoslavie et l'Autriche, Lajos Szabó et son groupe se retrouvèrent finalement à Bruxelles. De là, Szabó se rendit en l'Allemagne, suivi de quelques autres. Il y mourut en 1967, laissant une grande quantité de calligraphies, et une œuvre philosophique restée pour l'essentiel inédite.

Heureusement, une copie des comptes-rendus et des documents perdus avait été laissée à Budapest avec ceux restés au pays, parmi eux Béla Tábor. Il nous fallut plus de trente ans pour le constater, et dix autres années furent nécessaires pour que les deux groupes si violemment séparés se réunissent afin de préparer ces comptes-rendus et manuscrits pour être publiés, sous le titre de *Fait et Mystère*, en 1999. Seule la fin de la guerre froide rendit possible cette publication.

Le présent volume *Cent dérives* poursuit ceci et leur travail et présente mes commentaires sur les idées de ces deux penseurs, basés en partie sur leurs textes, en partie sur l'ouï-dire, et en partie sur mes propres expériences et conversations au sein de ce cercle. Mon père, Attila Kotányi, fut un interlocuteur de premier ordre, ayant été très proche de Lajos Szabó. Je lui suis reconnaissant de son enthousiasme et de sa persévérance, sans parler de ma simple existence, comme aurait pu le dire Péter Esterházy.

Plutôt que de me livrer à un exposé systématique, j'invite ici à des dérives plutôt libres à travers un territoire spirituel très peu exploré jusqu'à présent, qui a fait partie de mon horizon pendant toute une vie, et à une série de voyages autour de certains des thèmes clés de l'École Dialogique de Budapest.

Grâce au Socrate de Platon, nous savons que la philosophie ne se résume pas à ce qu'on trouve dans les livres. L'histoire nous apprend que la philosophie, tout comme une mélodie ou un air musical, appelle à être jouée, encore et encore, chaque interprétation produisant une nouvelle musique. On pourrait appeler cela le principe dialogique. Mes commentaires se veulent comme des préludes à ces textes originaux, ou comme des variations ; ils visent simplement à donner un avant-goût des traductions du hongrois, qui attendent encore d'être présentées devant un public.

Remarques introductives de l'éditeur Axel Roch

« Nous n'avons jamais été seulement scientifiques », pourrait être la devise de l'auteur, né en 1949 à Budapest du nom de Kristóf György Kotányi, ayant quitté la Hongrie en 1956. En 1981, il a obtenu un doctorat en radioastronomie à la Rijksuniversiteit Groningen aux Pays-Bas. Puis, il a occupé des postes d'enseignement et de recherche, notamment à l'Université de Paris, à l'Université de Neuchâtel, en Suisse, et à l'Institut national de recherche spatiale de São José dos Campos, près de São Paulo, au Brésil.

Sur le principe, Christophe Kotanyi partage l'avis de l'écrivain et poète hongrois Béla Hamvas : « Il n'y a pas de gens sans religion[1] », ces gens n'existent pas. Tout ce qui est moderne, de l'art à la politique, même les sciences et les mathématiques, y compris les sciences informatiques, appliquées ou pures, n'est rien d'autre qu'une foi sécularisée, une sorte de *spin-off* ou dérivé théo-théorétique. Nous n'avons jamais été simplement scientifiques, car nous n'avons jamais pu cesser d'être religieux. Ou, comme Hamvas l'a écrit dans sa *Philosophie du vin* de 1945 : « Vivre sans religion est impossible. Soit on croit en Dieu, soit on croit en des sortes de substituts [… tels que] les principes, les visions du monde, les dictateurs, le progrès, l'humanisme […] Le nom du substitut religieux d'aujourd'hui est : le matérialisme[2] ». Autrement dit, les sciences – empiriques et théoriques, les dispositifs expérimentaux, les matérialismes, qu'ils soient durs et froids, grossiers et dogmatiques-naïfs, ou même plus mous avec leur informatique, leurs logiciels, leur codage, leur intelligence artificielle, leurs algorithmes, leur philosophie de la technologie, leurs structuralismes de tous bords, jusqu'à la logique même – sont des formes de foi pétrifiées, quasi moribondes, des religions rapiécées.

Le problème fondamental est posé. Nous vivons dans un monde hiératique. Après avoir lu les *Cent dérives*, nous nous retrouvons face à un choix. D'un côté, il y a des icônes épistémiques, des paradigmes, des dispositifs, applicables et descriptibles. De l'autre côté, il y a la reconnaissance et le dévoilement des multiples dimensions cachées de la foi, des diverses dimensions dans la foi, enfouies et historiquement codifiées dans nos idéologies, dans notre pensée, dans notre

époque, mais aussi dans nos pratiques. Bien sûr, par cela, l'auteur brise un tabou ; car les scientifiques sont censés ne jamais pouvoir ou devoir admettre qu'ils ne produisent pas seulement du savoir, ni ne pratiquent seulement les sciences pures. Les problèmes et les maladies de notre monde (post-)moderne et (techno-)scientifique découlent en réalité de ce tabou qui est insuffisamment discuté. Il est, trop souvent, plutôt tacite. C'est ainsi que, pour contrebalancer nos habitudes profanes et nos pensées séculaires, pour compléter nos boucles et nos routines modernes par de nouvelles pensées, nous avons entrepris de publier le recueil de dérives de Christophe Kotanyi.

Le but des *Cent dérives* n'est pas tant de fournir de nouveaux contenus et/ou de nouvelles méthodes, mais plutôt de trouver de nouvelles formes d'expressions pour des choses connues. Cela inclut, par exemple, des réflexions sur les mathématiques allant au-delà de la théorie classique des médias. Le but est aussi de combler le fossé intellectuel entre Berlin/Francfort et Paris, qui se creuse depuis des décennies. Pour bien prendre la mesure de ce fossé, rappelons-nous que, entre autres, l'introduction dans l'Allemagne d'après-guerre de la pensée de Guy Debord et de l'archéologie de Michel Foucault comme méthode critique ne fut pas l'œuvre d'un philosophe renommé, mais de Dietmar Kamper, qui, à ses débuts, était professeur de sport et de gymnastique. Dans notre cas, c'est un radioastronome – là encore, il ne s'agit pas d'un philosophe réputé et soi-disant professionnel – qui pourrait un jour se voir attribuer le fait d'avoir réintroduit, dans le nouveau millénaire, l'esprit comme source première de la pensée. Cette fois-ci, ce mode de pensée à la fois ancien et nouveau n'a pas été importé en Allemagne en provenance de Paris, mais de Budapest – via Bruxelles et Paris.

Le titre original des dérives non éditées est : *Décapages – Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor.*[3] L'auteur voulait ainsi insister sur la mise en évidence, par des procédés abrasifs, des dimensions spirituelles de la modernité comme méthodes de pensée qui sont en réalité des déviations ou des dérives de la modernité. Bien entendu, c'est au lecteur de juger du bien-fondé de ces propositions. Cela dit, en tant qu'éditeurs, nous pensons qu'une telle mise à jour des connaissances contemporaines est souhaitable, d'autant plus

qu'elle constitue une nouvelle tentative de replacer le présent dans une histoire qui n'a jamais été seulement séculaire. L'une des propositions théo-théorétiques de base est alors de révéler les dimensions spirituelles, voire sacrées, de toutes les formes de modernité, y compris la post-modernité. Cela vise tout d'abord toute philosophie de la technologie, mais aussi les médias sociaux aujourd'hui omniprésents. Déterrer les racines spirituelles des médias techniques et sociaux en action est l'une des idées nouvelles et audacieuses que les *Cent dérives* proposent au lecteur. Cela nous aide à faire face à ces nouvelles merveilles, à savoir, la théorie de la calculabilité.

En outre, Kotanyi présente, commente et renouvelle la pensée de ce qu'on appelle l'École Dialogique de Budapest, née autour de Lajos Szabó, Béla Tábor et Béla Hamvas en plein milieu des tempêtes successives du XXe siècle. Ce faisant, Kotanyi ne vise pas tant à formuler des critiques, mais plutôt à restaurer l'unité des multiples fragments de ces pensées et à en aiguiser les tranchants. Mentionnons à titre d'exemple la solution proposée par Szabó au problème de la séparation du savoir et de la foi. La pensée profane a piégé la modernité, d'Emmanuel Kant jusqu'à Martin Heidegger. C'est comme si une norme auto-imposée, puis intériorisée, une sorte de narcose, une addiction au profane, était devenue un dogme oppressif. Aidé par Szabó, Kotanyi propose ici une synthèse positive à un niveau supérieur. Au lieu de creuser le fossé entre la théologie et la philosophie, entre la scolastique et les Lumières au détriment de toutes les parties, ils l'enjambent, le comblent au moyen du tiers exclu qu'ils appellent la *mathèse du langage*. Ils remettent ainsi l'accent sur l'unité et la continuité. Leur projet est bien peu orthodoxe et peut même nous paraître bizarre, puisqu'il suggère une sorte de réalisme du langage. Mais il ne nous promet rien de moins que d'échapper aux impasses de la modernité en résolvant, par exemple, les faux antagonismes entre le Moyen Âge et l'ère moderne.

Ensuite, il y a tous les écarts entre la parole et l'écrit, entre la parole et la pensée, voire leurs discordes qui se sont aggravées depuis environ un millénaire – au détriment de la pensée, hélas. Cette perte amère est la grande maladie de notre époque, en particulier dans l'Allemagne d'après-guerre. Walter Benjamin l'avait déjà diagnostiquée bien avant en des termes assez semblables : « La parole saisit

la pensée, mais c'est l'écriture qui la dominee[4] ». Autrement dit, il n'y a pas de pensée sans parole. Tel est le fondement de philosophie dialogique, de la pensée dialogique et c'est un thème récurrent de ce livre. Attila Kotányi, le père de l'auteur, à l'époque également membre de l'*Internationale Situationniste* et enseignant à l'Académie des Arts de Düsseldorf, a collaboré à la publication en 1999 de documents de l'École Dialogique de Budapest, dans un volume intitulé *Tény és Titok*, *Fait et Mystère*.

Les *Cent dérives* sont, d'une certaine manière, un prolongement ou une continuation de ce projet. Mais elles ne se contentent pas de publier des comptes-rendus ; elles livrent des commentaires et des pensées impulsifs, fragmentaires et inachevés sur l'École Dialogique de Budapest, dans un style très proche du langage parlé, comme une conversation entre amis. Heinrich von Kleist a fait une remarque semblable quand il écrivit en 1805 : « l'idée vient en parlant » dans son *Essai sur l'élaboration progressive des idées pendant le discours*. La pensée naît du dialogue vivant, c'est la parole qui lui donne son élan. Tel est l'esprit qui vit. Ou, comme le disait Martin Buber : La vie, vivre, signifie qu'on vous parle. Alors dans la mesure où il est possible pour un livre de parler, ce livre entend vivifier le lecteur.

Les *Cent dérives* ne sont pas un livre sur la pensée sans paroles, sur des concepts tels que l'*Être et Temps*, mais plutôt sur les signes et l'être. Elles ne sont pas non plus le journal d'un séducteur, mais plutôt des fragments sur le dialogue, l'amitié et l'amour. Elles sont plutôt une archéologie de l'esprit. Voilà le titre d'un livre que Michel Foucault n'a jamais osé imaginer, ni écrire, car il insistait plutôt sur des faits empiriques, le corps, ses mécanismes historiques, ses tactiques et ses stratégies. Les *Cent dérives* ne sont pas non plus une dialectique négative, mais plutôt positive, analogique. Leurs thèmes centraux ne sont pas *Différence et Répétition*, mais continuité et contradiction. Pas *Mille Plateaux*, mais des dérives – *Cent dérives*.

Cet ouvrage n'aspire pas seulement à poursuivre le travail de l'École Dialogique de Budapest, mais aussi à redéfinir et rééquilibrer le rapport entre la parole et l'écrit, en leur attribuant à chacune la cardinalité qui leur convient. Résumons : La parole, le mot parlé, est un continu, une continuité d'ordre supérieur. Le mot écrit, lui aussi, est infini, mais il l'est moins. En termes de mathématiques de

l'infini, si l'écrit peut être comparé à $\aleph_0$, le plus petit infini, alors la parole correspond plutôt $\aleph_1$, de l'infini suivant. Si écrire est comme un infini dénombrable, alors parler est indénombrable. En bref : $\{$ l'écrit $\} \cong \aleph_0$, $\{$ la parole $\} \cong \aleph_1$.

Pour le moment, appelons cela l'analogie-conjecture de Szabó-Kotanyi. Elle énonce, toujours dans le langage des mathématiques de l'infini, que l'écrit et la parole n'ont pas une relation bijective, univoque, l'un avec l'autre, un rapport de un à un. Cela rend possible une nouvelle caractérisation de la relation entre la parole, l'écriture et les médias. La parole est un courant d'air, un vent, soufflant sur l'écriture qui, elle, est le refuge du philosophe, une cachette, l'ombre du vent, comme l'ont déjà exprimé très clairement des personnes très importantes.[5] Mais les conséquences de cette analogie vont bien au-delà de la théorie du langage et de la pensée sur les médias. Elle implique la négation de l'univocité de l'être. En considérant l'analogie-conjecture de Szabó-Kotanyi comme acquise, nous pouvons retrouver, révéler l'alliance mystérieuse et cachée de la pensée et de la poésie, cette relation très étroite perturbée, au cours des siècles, par un abus de pouvoir de l'écrit. Car toute parole est musique, et toute musique est parole. C'est ce lien que l'écrit est venu perturber, et, de proche en proche, celui entre la musique-poésie et la pensée-parole. L'écrit perd ce pouvoir dès qu'il s'avère ne pas être à la mesure, commensurable, ni de la parole, ni de la musique. L'être n'est donc pas univoque, l'être est analogique. De la même manière, une dérive n'est pas une boucle, mais un courant.

---

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, p. 8.

2 *Ibid*, p. 58.

3 Une référence à Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*.

4 Benjamin, W. (1928/2019) *Einbahnstraße*, p. 48.

5 Dans *Was heißt Denken*? Heidegger se souvient à Parménide et Socrate : « Car quiconque se met à écrire à partir de la pensée doit inévitablement ressembler à ces gens qui courent se mettre à l'abri d'un courant d'air trop fort pour eux ». La parole est ici un vent, et l'écriture n'est qu'un abri.

Grußwort
der Herausgeberin Magda van Suntum

Dieses Buch entstand als das Ergebnis einer ganzen Reihe von Ereignissen, eines unwahrscheinlicher als das andere. Davon möchte ich nur einige nennen: zuerst das Interesse des jungen Lajos Szabó für die Philosophie, nach der Niederschlagung der Ungarischen Räterepublik und seinem Ausschluss aus der Berufsschule; dann Attila Kotányis Entdeckung der Philosophie bei der Lektüre eines Schopenhauer-Bandes voller Randnotizen mit Taschenlampe im Schlafsaal einer k. u. k. Kadettenschule, das einzige Dokument in seinem Besitz von seinem viel zu früh verstorbenen Vater; sein Ausschluss aus dem Militär, der ihm wohl sein Leben gerettet hat, kurz vor dem Ausbruch des Zweiten Weltkriegs; die Begegnung Szabós mit dem Bibliothekar und Dichter Béla Hamvas, als er seine geliehenen Bücher vollgekritzelt zurückbrachte; Lajos Szabós und Béla Tabors Rückkehr aus den Vernichtungslagern in guter leiblicher und geistiger Verfassung, und Béla Hamvas' von der Ostfront; die Begegnung Attila Kotányis mit Magda Huszár, als sie gerade den Hungerwinter 1944/45 überstanden hatten; und das erneute Zusammentreffen der Budapester Dialogischen Schule 1945. Später, 1956, der ungarische Aufstand, dessen Niederschlagung und der Weggang Szabós und seiner Gruppe in den Westen, mitsamt Kindern, alle heil und unversehrt; Attila Kotányis Bruch mit Guy Debord; dann, nach Tschernobyl, und als Folge der Redlichkeit eines Michail Gorbatschow, das Ende des Kalten Krieges; dazu die Karriere des Autors, meines Bruders Christophe, als Astrophysiker. Die gute Verfassung Attila Kotányis bei der Veröffentlichung der Werke Szabós 1999 gehört auch in diese Aufzählung; und nicht zuletzt das Interesse und die Unterstützung all unserer Freunde. Schließlich gilt unser Dank insbesondere Magda Huszár und ihrem unermüdlichen Engagement in den letzten 75 Jahren. Der Dichter würde sagen, so viele Brüche und noch mehr Wunder für ein kleines Stück Kontinuität.

Vorwort
des Autors Christophe Kotanyi

Ungarisch-jugoslawische Grenze, der erste Tag im Januar 1957, etwa 6 Uhr in der Früh: noch kurz vor dem Morgengrauen erreicht eine kleine Gruppe Menschen, Frauen, Männer und Kinder, im hohen Schnee einen Waldesrand und sieht, erschöpft und erleichtert, jugoslawisches Land. Dahinter, in einer Talsohle, Soldaten vor Grenzposten mit schussbereiten Gewehren. Ein Teil der Budapester Dialogischen Schule ist im Begriff in den Westen hinüber zu wechseln, ihrem Meister Lajos Szabó folgend, der in Wien wartete.

Wir gehörten zu dieser Gruppe, meine Mutter, mein Vater, meine beide Schwestern und ich. Ich war damals gerade sieben Jahre alt und trug bei mir den alten Klassiker *Der letzte Mohikaner* von James Fenimore Cooper, der gerade wieder neu auf Ungarisch erschienen war. Der historische Roman war eines der beiden Bücher, die ich auf der Flucht mitnehmen durfte. Das andere hieß *Bóbita táncol*, Bóbita tanzt, ein neuer Band des ungarischen Dichters Sándor Weöres, ein Freund meiner Familie. Zu dieser Zeit, 1957, hatte man noch den Luxus, beim illegalen Grenzübertritt Gedichtbände und Romane im Rucksack mitzunehmen. Man riskierte ja nicht, wie heute, beim Überqueren der Meere zu ertrinken, und man stapfte nicht endlos durch feindselige Länder. Nun, als echter Indianer, der ich war, folgte ich der schweigsamen Reihe und fragte mich dennoch, wie es wohl der Häuptling der Indianer und sein Freund Lederstrumpf angestellt hätten, geräuschlos durch den frischen Schnee zu schleichen. Mir gelang es jedenfalls nicht durch den Schnee zu stapfen, ohne dabei aufzufallen oder laut zu knistern.

Die Dialogische Schule aus Budapest, ein Kreis ungarischer Künstler, Intellektueller und Wissenschaftler, war keine wirkliche Schule, sondern eher eine informelle und freundschaftliche Gesprächsgruppe, versammelt um den Autodidakten, Philosophen und Künstler Lajos Szabó und seinem Freund, Béla Tábor. Die beiden waren 1945 aus den Vernichtungslagern zurückgekehrt und hatten sich sofort daran gemacht, ihre 1930 begonnenen Gespräche wiederaufzunehmen, die durch die Deportation nach Auschwitz und Theresienstadt nur unterbrochen worden waren. Freunde schlossen sich ihnen nach und nach an, um einen mehr oder weniger engen Diskussionskreis über ein breites Spektrum

von Fragen zu bilden, die von Themen des Alltagslebens bis zur Weltpolitik, von Kunst und Wissenschaft bis hin zu Philosophie und Spiritualität reichten.

Am Ende des Zweiten Weltkrieges wurde mein Land von den sowjetischen Besatzern, die es von den Nazis befreit hatten, vom Westen komplett abgeschnitten. Erst elf Jahre später öffnete der Volksaufstand 1956 erneut die Grenzen. Die ungarische Armee, die von der sowjetischen Kommandantur den Auftrag erhalten hatte, das Land abzuriegeln, hatte sich spontan den Aufständischen angeschlossen. Mit der militärischen Verstärkung aber, die dann aus Moskau geschickt wurde, begann in Ungarn erneut eine Repression. Lajos Szabó beschloss daher, wie viele andere, wir auch, das kleine Zeitfenster der Unklarheit an den Grenzen zu nutzen, um in den Westen auszuwandern, zu flüchten, um dort die für uns notwendigen Bedingungen geistiger Arbeit zu suchen. Szabó ging nach Wien und die anderen wollten ihm folgen. Aber die Dinge entwickelten sich anders. Unmittelbar nach seiner Abreise wurde die Grenze wieder geschlossen und die nachfolgende Gruppe musste schon nach einer neuen Möglichkeit suchen, um sie zu überqueren. Jugoslawien bot sich uns an, als letzte Spalte dessen, was Winston Churchill den Eisernen Vorhang nannte.

Durch diese Spalte nahmen, so wie ich meine zwei Bücher, meine Eltern und die anderen Erwachsenen ihre wertvollsten Manuskripte und Kunstwerke mit. Die wichtigsten Dokumente meines Vaters allerdings, die Protokolle der Budapester Dialogischen Schule aus den vielen Jahren der Diskussionen zwischen 1946 und 1953, waren nicht dabei. Lajos Szabó hatte nämlich ursprünglich angeboten, uns Kinder, mich oder meine Geschwister zuerst mitzunehmen nach Wien, als der Weg in den Westen noch sicherer schien, die Kinder in einem ersten Transport voraus sozusagen. Meine Mutter hatte sich allerdings, wie vermutlich alle Mütter, gegen jedwede Trennung der Familie auf der Flucht entschieden. So bekamen Lajos Szabó und dessen Frau einen schweren Koffer mit jenen Protokollen auf den Weg in den Westen. Später aber gaben sie an, diesen so wichtigen Koffer unmittelbar an einer Straßenbahnhaltestelle in Wien verloren zu haben – gewissermaßen die Intuition und Ängste der Mütter bestätigend!

In den folgenden 30 Jahren, von 1957 bis Ende der achtziger Jahre, waren Kontakte durch den Eisernen Vorhang praktisch unmöglich. Die

Repressionen in Ungarn waren brutal verschärft worden. Die Geflohenen ihrerseits befanden sich in einer Periode schmerzhafter Anpassungen an eine neue Welt, mit immer noch unbekannten Herausforderungen, neuen Sprachen und neuen sozialen und politischen Hintergründen. Dazu kam die Gewissheit, weder auf diejenigen zählen zu können, die in der Heimat geblieben waren, noch selbst jemals in das Land zurückkehren zu können. Nach monatelanger Wanderung der Familien, von einem Flüchtlingslager zum nächsten, zwischen Jugoslawien und Österreich, trafen sich Szabó und seine Gruppe in Brüssel wieder. Von dort aus ging er bald weiter nach Deutschland und andere folgten ihm wiederum. Als er 1967 in Düsseldorf starb, hinterließ Szabó eine große Anzahl Kalligraphien und ein philosophisches Werk, das größtenteils noch unveröffentlicht ist.

Glücklicherweise stellte sich heraus, wenn auch erst etwa 30 Jahre später, dass es noch eine Kopie der Protokolle der Diskussionen aus Budapester Zeiten hinter dem ehemaligen Eisernen Vorhang gab, in Budapest. Es dauerte dann weitere 10 Jahre, bis die beiden Gruppen, die eine um Lajos Szabó in Deutschland und die andere um Béla Tábor in Ungarn, zusammenkamen, um die Manuskripte vorzubereiten, die 1999 unter dem Titel *Tatsache und Geheimnis* veröffentlicht wurden. Erst das Ende des Kalten Krieges hatte diese Publikation möglich gemacht.

Der vorliegende Band *Cent dérives – Hundert Driften* setzt diese gemeinsame Arbeit gewissermaßen fort und bietet Kommentare zu diesen beiden Denkern an, beruhend auf dem, was ich selbst von ihnen gehört habe, auf meinen Gesprächen in diesen Kreisen, auf meiner Lektüre der Schriften der Budapester Dialogischen Schule und auf meinen Erfahrungen als Astrophysiker. Mein Vater Attila Kotányi, der Szabó sehr nahe stand, war dabei ein wichtiger Gesprächspartner für mich. Für seine Begeisterung und seine Ausdauer bin ich ihm unendlich dankbar.

Es ist nicht mein Anliegen eine systematische Darstellung zu liefern, vielmehr folge ich den mäanderförmigen Verläufen der Texte selbst zu den wichtigsten Themen in einer Art Drift, immer auf der Suche nach einem Leitfaden, einem Leitgedanken.

Seit Platons Sokrates wissen wir, dass sich Philosophie nicht auf das beschränkt, was in Büchern zu finden ist. Ebenfalls lehrt uns die Geschichte, dass die Philosophie, ganz wie eine Melodie, immer und immer wieder gespielt werden muss, und dass jede neue Wiedergabe

eine neue Musik ergibt. Dieses Phänomen könnte man dialogisches Prinzip nennen. Meine Kommentare verstehe ich als Präludien oder Variationen, als Vorgeschmack auf die Originaltexte, die noch darauf warten, vor einem Publikum aufgeführt zu werden.

Einleitende Bemerkungen des Herausgebers Axel Roch

„Wir sind nie nur wissenschaftlich gewesen" könnte ein Leitspruch Kristóf György Kotányis sein, geboren 1949 in Budapest, geflüchtet 1956, aufgewachsen in Belgien, 1981 Doktor der Radioastronomie an der Rijksuniversiteit Groningen, Niederlande, danach Professuren für Astrophysik an der Universität Paris, an der Universität Neuchâtel, Schweiz, am National Institute for Space Research in São José dos Campos, nahe São Paulo, Brasilien, und anderen.

Christophe Kotanyi wiederholt eine Überzeugung, die auch schon der ungarische Dichter und Schriftsteller Béla Hamvas vertrat: „Menschen ohne Religion gibt es nicht"[1]. Jede Form der Moderne, sei es Kunst, sei es Wissenschaft, auch Mathematik und Informatik, angewandt und rein, auch Politik, ist immer nur Säkularisierung eines Glaubens, eine Art theo-theoretischer *Spin-Off*. Wir können also gar keine reinen Wissenschaftler sein, denn wir sind nie unreligiös gewesen. Hamvas formulierte es 1945 in seiner *Philosophie des Weins* so: „Ohne Religion kann man nicht leben. Man glaubt entweder an Gott, oder man glaubt an Surrogate [... wie etwa] Prinzip, Weltanschauung, Diktator, Fortschritt, Humanismus [...] Der Name des heutigen Religionssurrogats lautet: Materialismus"[2]. Wissenschaften also – empirisch wie theoretisch, Experimentalanordnungen, Materialismen, harte und kalte, der dogmatisch-naive Rohstoffmaterialismus, aber auch weiche Materialismen, die sich an Software, Information, Kodierung, an künstliche Intelligenz, an Algorithmen klammern, die Philosophie der Technik, jeder Strukturalismus, am Ende sogar die Logik – sind alles nur erstarrte, versteinerte, meist nicht sehr lebendige Formen eines Glaubens, die aus unterschiedlich geschichteten Glaubensdimensionen bestehen.

Das Grundproblem ist angesprochen: Wir leben in einer hieratischen Welt. Die Lektüre von *Cent dérives – Hundert Driften* überantwortet uns

eine Entscheidung, die wir treffen können: Entweder epistemische Ikonen und Paradigmen, Dispositive, die gelten sollen und die beschreibbar sind, oder eine Anerkennung und Freilegung der vielen Dimensionen des Glaubens, die in unserer Zeit, in unseren Ideologien, im Denken, aber auch in unserer Praxis enkodiert, verschlüsselt enthalten sind. Der Autor bricht damit natürlich ein Tabu. Denn Wissenschaftler können und dürfen nicht zugeben, dass sie nicht nur Wissen produzieren, keine bloßen Wissenschaftler sind. Die Probleme und Krankheiten unserer (post-)modernen und (techno-)wissenschaftlichen Welt ergeben sich aber genau aus diesem Tabu, das im Allgemeinen nicht im nötigen Umfang besprochen ist. Es bleibt in der Regel eher unausgesprochen. Daher, um unseren profanen Gewohnheiten und unserer allzu-weltlichen Gedankenpraxis ein Gegengewicht anzubieten, um unsere modernen Loops und Routinen durch neue Gedanken zu erfrischen, veröffentlichen wir Christophe Kotanyis Sammlung seiner Driften.

Cent dérives bietet dabei weniger neue Inhalte und/oder neue Methoden an, sondern sucht eher nach neuen Ausdrücken für alte. Dies beinhaltet beispielsweise Überlegungen zur Mathematik, die es erlauben über klassische Ansätze der Medientheorie hinausgehen. Außerdem wird mit *Cent dérives* die enorme und seit Jahrzehnten wachsende intellektuelle Kluft zwischen Berlin/Frankfurt und Paris wieder sichtbar, gleichzeitig lassen sich in vielen Überlegungen des Autors Hinweise auf Brücken herauslesen. Ein Beispiel für diese große Lücke: Wir erinnern uns sicherlich daran, dass es Dietmar Kamper war, ein ehemaliger Sportlehrer, kein etablierter Philosoph, der Guy Debords Denken und Michel Foucaults Archäologie als kritische Methode ins Deutschland der Nachkriegszeit einführte, unter anderem. Im vorliegenden Fall handelt es sich um einen Radioastronomen, ebenfalls kein etablierter oder sogenannter professioneller Philosoph, dem vielleicht eines Tages die Wiedereinführung des Geistes als Vorrang auch des technischen Denkens in diesem neuen Jahrtausend zugeschrieben werden könnte. Es ist eine alte, zugleich aber auch aktualisierte Denkart – diesmal nicht aus Paris importiert, sondern aus Budapest – via Brüssel und Paris.

Das erste Konvolut der noch nicht herausgegebenen Driften hat den Titel *Décapages – Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor*[3]. Kotanyi bezeichnet darin seine Denkungsart als Vorgänge des Abbeizens, eine sukzessive Freilegung der geistigen Dimensionen der Moderne, die als

Abweichung oder eben Abdriften vom Kurs der Moderne lesbar sind. Ob und wie weit dies gelungen ist, möge eine intensive Lektüre entscheiden. Als Herausgeber sind wir für eine solche Aktualisierung zeitgenössischen Wissens sehr dankbar, sie ist wünschenswert, nicht zuletzt als ein weiterer Versuch, unsere Zeit aus unserer Geschichte zu verstehen, eine Geschichte, die niemals nur weltlich war. Eine der grundlegenden theo-theoretischen Vorschläge ist dabei, die geistigen, ja auch heiligen Dimensionen aller Formen der Moderne, einschließlich der Postmoderne, aufzudecken. Dies gilt insbesondere für die Philosophien der Technik und auch für die allgegenwärtigen sozialen Medien heute. Die geistigen Wurzeln technischer und sozialer Medien freizulegen ist eine der neuen und kühnen Einsichten, die *Cent dérives* dem Leser bietet. Es wird uns geholfen, den neuen Wundern, wie beispielsweise der Theorie der Berechenbarkeit, gewachsen zu sein.

Des Weiteren exponiert, kommentiert und erweitert Kotanyi die Budapester Dialogische Schule, bestehend aus Lajos Szabó, Béla Tábor und Béla Hamvas, entstanden inmitten der Katastrophen des 20. Jahrhundert. Kotanyi geht dabei nicht vorwiegend kritisch vor, er sucht eher Einheit in vielen unterschiedlichen Gedanken dieser Schule, nivelliert dabei Widersprüche nicht, sondern erhöht diese. Als Beispiel wäre die von ihm vorgeschlagene Lösung zum Problem der Trennung zwischen Glauben und Wissen zu nennen. Säkulares Denken ist eine Falle, in die die Moderne getappt ist, seit Immanuel Kant und bis Martin Heidegger – zuerst eine Art freiwillige, dann aber verinnerlichte Norm, auch ein Narkose, geradezu eine Sucht zur Profanität, und zwischenzeitlich ein unmündiges Dogma. Kotanyi schlägt mit Szabó dagegen eine positive Synthese auf höherer Ebene vor. Anstatt die Trennung zwischen Theologie und Philosophie, zwischen Scholastik und Aufklärung zum Nachteil beider Parteien weiter zu vertiefen, wird diese mit Hilfe des ausgeschlossenen Dritten überwunden in der sogenannten Sprachmathese. Eine Betonung von Einheit und Kontinuität ist wiederhergestellt. Es ist etwas unorthodox, für uns auch seltsam, hier eine Art neuen Sprachrealismus vorzuschlagen. Die Sprachmathese als dieser neuer Denkansatz verspricht allerdings nichts Geringeres als einen Ausweg aus der Einbahnstraße der Moderne, insbesondere durch die Auflösung des missverstandenen Antagonismus zwischen Mittelalter und Moderne.

Dann all die Trennungen zwischen Rede und Schrift, Wort und Denken, gar deren Zerwürfnisse, die sich im letzten Jahrtausend entwickelten – zum Nachteil des Denkens: Dieses bittere Übel ist die gewachsene Krankheit unserer Zeit, insbesondere in Deutschland seit dem Zweiten Weltkrieg. Schon Walter Benjamin diagnostizierte: „Die Rede erobert den Gedanken, aber die Schrift beherrscht ihn“[4]. Anders gesagt: es gibt kein Denken ohne Rede, ohne Gespräch. Das ist der Kern der dialogischen Philosophie, des dialogischen Denkens und ein wiederkehrendes Anliegen des vorliegenden Buches. Der Vater des Autors, Attila Kotányi, Mitglied der *Situationistischen Internationale* und ehemaliger Dozent der Kunstakademie Düsseldorf, hatte dazu 1999 Protokolle und andere Dokumente der Budapester Dialogischen Schule aus der Zeit zwischen 1934 und 1950 herausgegeben unter dem Titel *Tény és Titok*, *Tatsache und Geheimnis*.

Die hier vorliegenden Driften sind in gewissem Sinne die Fortsetzung dieses Projekts, diesmal allerdings nicht Protokolle, sondern impulsive, fragmentarische und inchoative Kommentare, im Stil orientiert am mündlichen Sprechen, ganz wie ein Gespräch unter Freunden. Heinrich von Kleist hat uns ja auch in seiner Abhandlung von 1805 – *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden* – daran erinnert: « l’idee vient en parlant », im lebendigen Dialog erst, im gesprochenen Wort, entsteht die Idee, das Denken entfaltet erst darin seine Dynamik. Das ist lebendige Spiritualität, oder, wie Martin Buber verallgemeinert: Leben heißt angesprochen werden. Soweit es für ein Buch überhaupt möglich ist, möchte das vorliegende Buch den Leser ansprechen.

In *Cent dérives* geht es also nicht um sprachloses Denken, um Begriffe, wie etwa noch in *Sein und Zeit*; verhandelt werden eher die Verhältnisse zwischen Zeichen und Sein. Es ist auch kein Tagebuch des Verführers, sondern es sind Fragmente über Dialog, Freundschaft und Liebe. *Cent dérives* ist eher eine Archäologie des Geistes, ein Buch, das Michel Foucault niemals zu denken wagte, auch nie geschrieben hätte, da er eher auf empirische Fakten und den Körper, seine historischen Mechanismen, seine Taktiken und Strategien insistierte. Keine negative Dialektik, sondern wieder eine positive, analogische Dialektik. Die Kernthemen sind nicht *Differenz und Wiederholung*, sondern Kontinuität und Widerspruch. Nicht *Tausend Plateaus*, sondern Driften – *Hundert Driften*.

Cent dérives bestimmt das Verhältnis zwischen Rede und Schrift neu, es wird andersartig ausbalanciert, neu tariert, über die Budapester Dialogische Schule hinausgehend. Es ist eigentlich sehr einfach: Die Rede, die gesprochene Sprache ist ein Kontinuum und hat dabei eine hohe, mächtige Kontinuität. Schrift ist auch unendlich, als Unendlichkeit ist sie aber weniger mächtig, kleiner unendlich. In der Mathematik der Unendlichkeit formuliert: Wenn das geschriebene Wort mit $\aleph_0$, der kleinsten Unendlichkeit verglichen werden kann, dann ist das gesprochene Wort eher wie $\aleph_1$, die nächsthöhere oder nächstgrößere. Ist das geschriebene Wort eine zählbare Unendlichkeit, so ist das gesprochene Wort unzählbar, überabzählbar. Also, kurz: $\{\text{Schrift}\} \cong \aleph_0$, $\{\text{Rede}\} \cong \aleph_1$.

Bis auf Weiteres möchten wir vorschlagen, diese Annahme die Szabó-Kotanyi'sche Analogie-Vermutung zu nennen, die eben darin besteht, das Verhältnis zwischen Schrift und Rede in Analogie zur Mächtigkeit von *Aleph-Null* und *Aleph-Eins* zu denken. Schrift und Rede sind damit nicht bijektiv, sie lassen sich nicht als Eins-zu-eins-Relationen zueinander abbilden. Damit ist das Verhältnis zwischen Sprache, Schrift und Medien neu charakterisierbar. Sprache ist ein Luftzug, ein Zugwind, der die Schutzräume der Philosophie durchwirbelt, denn Schrift ist ja eben nur ein Versteck, ein Windschatten, wie es durchaus einflussreiche Leute überdeutlich sagten.[5] Die Konsequenzen reichen jedoch weit über eine Philosophie der Sprache oder das Denken im Kontext der Medien hinaus. Es bedeutet letztendlich die Univozität des Seins zu verwerfen. Nehmen wir die Szabó-Kotanyi'sche Analogie-Vermutung als gegeben, können wir die mysteriöse und verborgene Allianz zwischen Denken und Dichtung aufdecken, wiederherstellen, denn Sprache ist Musik und Musik ist Sprache, eine enge Beziehung, im Laufe der Jahrhunderte nur durch das Schreiben verschüttet. Schreiben ist also nicht mehr verhältnismäßig. Schrift steht nicht mehr in rechten, kommensurablen Verhältnissen zu Sprache und Musik. Sein ist nicht univok, Sein ist analogisch. In ähnlicher Weise ist eine Drift kein Loop, sondern eine Strömung, *a draught*.

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, S. 8.

2 *Ibid*, S. 58. Entsprechend dem geflügelten Wort Gilbert K. Chestertons: "He who does not believe in God will believe in anything". Oder, sprachphilosophisch formuliert: „Wissenschaftler selbst müssen vertrauend und glaubensvoll sprechen, bevor sie analytisch denken können", Rosenstock-Huessy, E. (2012) *Die Kopernikanische Wende in der Sprachphilosophie*, S. 219.

3 Angelehnt an Jean-François Lyotards *Dérive à partir de Marx et Freud*.

4 Benjamin, W. (1928/2019) *Einbahnstraße*, S. 48.

5 Martin Heidegger erinnert in *Was heißt Denken*? an Parmenides und Sokrates, GA-8, S. 20: „Denn wer aus dem Denken zu schreiben beginnt, muß unweigerlich den Menschen gleichen, die vor allzu starkem Zugwind in den Windschatten flüchten". Die Rede hier ist der Zugwind, die Schrift der Windschatten. „Sokrates hat zeit seines Lebens, bis in seinen Tod hinein, nichts anderes getan, als sich in den Zugwind dieses Zuges zu stellen und darin sich zu halten. Darum ist er der reinste Denker des Abendlandes. Deshalb hat er nichts geschrieben."

Greetings
by the editor Magda van Suntum

This book came into being as the result of a series of events, each less likely than the previous. I would like to name just a few: first, the interest of the young Lajos Szabó in philosophy, after the suppression of the Republic of Councils in Hungary and his expulsion from the vocational school; then Attila Kotányi's discovery of philosophy while reading a Schopenhauer volume full of marginalia with a torch in the dormitory of a k. u. k. cadet school, the only document in his possession from his father, who died far too early; his exclusion from the military, which must have saved his life shortly before the outbreak of the Second World War; Szabó's encounter with the librarian and poet Béla Hamvas, when he returned his borrowed books scrawled with sidenotes; the return, in good physical and mental health, of Lajos Szabó and Béla Tabor from the extermination camps and Béla Hamvas from the Eastern Front; Attila Kotányi's encounter with Magda Huszár, who had just survived the winter of starvation 1944/45; and the meetings of the Budapest Dialogical School again in 1945. Later: in 1956, the Hungarian uprising, its suppression and the departure of Szabó and his group to the West, including the children, all safe and sound; Attila Kotányi's break with Guy Debord; then, after Chernobyl, and as a result of the honesty of one Mikhail Gorbachev, the end of the Cold War; then the career of the author, my brother Christophe, as an astrophysicist. Attila Kotányi's good condition when Szabó's works were published in 1999 is also part of this list; and last but not least, the interest and support of all our friends. Finally, I would like to thank Magda Huszár in particular and her tireless commitment over the past 75 years. The poet would say, so many disruptions—and even more wonders—for a little piece of continuity.

Preface
by the author Christophe Kotanyi

Hungarian-yugoslavian border, the 1st of January 1957, about 6 am: just before twilight, a group of men, women and children reached the edge of a forest in snow and see, tired and relieved, Yugoslavian land. Down in the valley border guards, still, with their rifles ready to fire. A section of the Budapest Dialogical School was migrating to the West, following their master Lajos Szabó, who waited in Vienna.

We were with them, my father, my mother, my two sisters and I. By then I was just seven years old and I carried James Fenimore Cooper's old classic *The Last of the Mohicans* with me, it had just been translated anew into Hungarian. This was one of two books I had been allowed in the escape. The other one was *Bóbita táncol*, Bóbita dances, the latest book by the Hungarian poet Sándor Weöres, a friend of my family. Back in those times one could still afford to carry novels and poetry while crossing borders seeking refuge, as one did not yet have to cross oceans at the risk of drowning like so many of us today, and one did not walk endlessly through hostile territories. I was following my column as a true Indian, still wondering what the Mohican chief and his friend Hawkeye the trapper would have done to walk through the crisp snow without making the slightest sound. I, at least, could not walk through snow without attracting attention or crackling.

The group itself, the Dialogical School of Budapest, was part of a circle of artists, intellectuals and scientists, themselves not really a school, but rather friends meeting for discussions around the self-taught philosopher and artist Lajos Szabó and his friend, Béla Tábor. The two leading figures had returned from the concentration camps in the summer of 1945, and met again to resume the conversations that they had started in the 1930s and which had been interrupted by their deportation to Auschwitz and Theresienstadt. After the war, new friends gathered around them to discuss a broad range of questions ranging from everyday life to world politics, from art and science to philosophy and spirituality.

At the end of the world war, the country had fallen to Soviet rule, after the Red army had chased away the Nazis. Hungary was now cut off from the West. About eleven years later, the revolution in 1956

reopened the borders. The Hungarian army, in charge of guarding the borders, had joined the insurrection. Reinforcements sent from Moscow soon restored the dictatorship, and, like many others, Lajos Szabó resolved to move to the West in search of better conditions for his philosophical and artistic work. He left for Vienna, friends and others were to follow. Soon after his passage, however, the border was closed again, and his associates, the rest of the group, had no other choice but to look for yet other gaps in what Winston Churchill called the Iron Curtain. Yugoslavia back then turned out to be that very last gap.

Through this gap, similar to me carrying the two books most relevant to me, my parents and other adults carried their most valuable manuscripts or works of art, but not all of them. The most important documents from my father were not among them, the minutes of many years of discussion, from 1946 through to 1953. Lajos Szabó had originally offered to take us children to Vienna first, while the trip still appeared to be safe enough, in separate transport ahead of the rest so to say. My mother, however, as any mother would probably do, refused to separate the family in the escape, to separate herself from her children. This is how Lajos Szabó and his wife got the minutes in another heavy suitcase, that was later claimed by the carriers to have been lost in a Vienna tramway—all but confirming in hindsight the intuition and the fear of the mothers!

During the following thirty years, from 1957 to the late 1980s, contact across the Iron Curtain was practically impossible. The end of the 1956 uprising had been followed by a new wave of repression in Hungary, while those exiled faced painful adjustments to a new world, with yet unknown challenges, including the urge to adapt to new languages, to adapt to new social and political environments, and with the certainty of no return home and no possibility of receiving support from those who were left behind. After several months of ordeal, from one refugee camp to the next across Yugoslavia and Austria, Lajos Szabó and his group finally met in Brussels. From there, he proceeded to Germany, followed by a few others. Szabó died there in 1967, leaving a vast legacy of calligraphies and a philosophical work mostly unpublished.

Fortunately, a copy of the lost minutes and documents had been

left in Budapest with those remaining at home there, among them Béla Tábor. It took us more than thirty years to find out about this, and another ten years were necessary for the two groups separated so harshly to reunite in order to prepare these minutes and manuscripts for publication, under the title *Fact and Mystery* in 1999. Only the end of the Cold War made that publication possible.

The present volume *Cent dérives—A Hundred Drifts* continues this and their work and presents my comments on the thoughts of these two thinkers, based in part on their texts, in part on hearsay, and in part on my own experience and conversations within the circle. My father, Attila Kotányi, was a first-rate interlocutor, having been very close to Lajos Szabó. I am grateful to him for his enthusiasm and for his perseverance, not to mention my plain existence, as Péter Esterházy might have said.

Instead of a systematic exposition, I invite here to rather free drifts through very much unexplored spiritual territory so far, which was part of my horizon during a lifetime, and to a series of journeys around some of the key topics from the Budapest Dialogical School.

From Plato's Socrates we know that philosophy is not just what we find within books. History teaches us that philosophy also has something of a musical tune and melody that calls to be played, again and again, each performance producing new music. We can call this phenomenon dialogical principle. My comments mean to be like preludes to these original texts, or variations; they just aim to give a foretaste of the translations from the Hungarian, which still wait to be performed in front of an audience.

Introductory Remarks
by the editor Axel Roch

"We have never been just scientific," could serve as a motto for the author, born in 1949 in Budapest as Kristóf György Kotányi, and who left Hungary in 1956, to be educated in Belgium. In 1981 he completed a PhD in radioastronomy at the Rijksuniversiteit Groningen, the Netherlands; subsequent teaching and research positions were to follow at the University of Paris, the University of Neuchâtel, Switzerland, the National Institute for Space Research in São José dos Campos, near São Paulo, Brazil, among others.

In principal Christophe Kotanyi agrees with the Hungarian writer and poet Béla Hamvas: "There are no people without religion," such people do not exist.[1] Everything modern, from art to politics, even science and mathematics, computer sciences, applied or pure, too, are nothing but secularized faith, some kind of theo-theoretical spin-off. We have never been quite scientific, as we could never quit being religious. Or, as Hamvas wrote in his *Philosophy of Wine*, 1945: "To live without religion is impossible. One either believes in God, or one believes in some sorts of surrogates [... such as] principles, worldviews, dictators, progress, humanism [...] The name of today's religious surrogate is: materialism."[2] The sciences—empirical and theoretical, experimental apparatuses, materialisms, hard and cold, as well as a dogmatic-naive gross materialism, and even those soft materialisms that highlight information, software, coding, artificial intelligence, algorithms, the philosophy of technology in general, all kinds of structuralisms, up to logic—are all petrified, quasi moribund forms of faith, patchworks of defunct faith.

The basic problem is addressed. We live in a hieratic world. After reading *Cent dérives—A Hundred Drifts* we are left with a choice. On the one hand, epistemic icons, paradigms, dispositifs, valid and describable; and on the other hand, the recognition or the uncovering of multiple dimensions of a faith hidden, various dimensions in faith, buried, historically encoded in our ideologies, in our thinking, and in our times, but also in our practices. Therewith the author breaks, of course, a taboo, as scientists could and should never admit that they do not only produce knowledge, nor just practice pure sciences. The

problems and diseases of our (post-)modern and (techno-)scientific world actually derive from this taboo, which is not discussed to the extent desired. It is, too often, rather unspoken. Thus, to counterbalance our profane habits, our secular thoughts as well, to complement our modern loops and routines with new thoughts, we untertook the task to publish Christophe Kotanyi's collection of drifts.

The aim of *Cent dérives* is not so much to necessarily provide new contents and/or new methods, but rather to find new expressions for old ones. The latter includes reflections on mathematics going beyond classical media theory, for instance. The aim, moreover, is to bridge the intellectual gap between Berlin/Frankfurt and Paris, which has been widening to decades. As an illustration of this gap, we surely remember that it was Dietmar Kamper—a former sports and gymnastics teacher, not an established philosopher—who introduced Guy Debord's thinking and Michel Foucault's archaeology as a critical method, amongst others, to post-war Germany. In the present case, it is a radio astronomer—again not an established, so-called professional philosopher—who might one day be credited with reintroducing spirit as a primary source of thought into the new millennium. It is an old and at the same time new way of thought—this time not imported from Paris to Germany directly, but from Budapest—via Brussels and Paris.

The original title of the unedited drifts is: *Décapages—Dérives autour de Lajos Szabó et Béla Tábor*, in English: *Abrasives—Drifting around Lajos Szabó and Béla Tábor.*[3] The author expresses therewith his insistence on the exposition of the spiritual dimensions of modernity through some kinds of abrasive processes, as methods of thought, which are indeed deviations or drifts from modernity. It is up to the reader to judge on the success of such propositions. As editors, however, we feel such an update on contemporary knowledge is desirable, in particular as it is a further attempt to reroot our present times in a history which was never just secular. One of the basic theo-theoretical suggestions here is to uncover the spiritual, indeed the sacral dimensions of all forms of modernity, including post-modernity. This means first of all any philosophy of technology, but today's omnipresent social media as well. To unearth the spiritual roots of technical and social media in operation is one of new and bold insights that *Cent dérives*

provides the reader. It helps us to cope with these new wonders, for instance computability theory.

In addition, Kotanyi exposes, comments on and updates the thinking of the so-called Budapest Dialogical School, born from the midst of the repeated storms of the 20th century and revolving around Lajos Szabó, Béla Tábor and Béla Hamvas. The purpose by Kotanyi here is not primarily critical, he seeks rather to restore unity in the manifold piecewise materials of these thoughts, and to sharpen its cutting edges. As an example, one should mention Szabó's solution to the problem of the separation of faith and knowledge. Secular thinking is a trap modernity fell into, from Immanuel Kant all the way to Martin Heidegger. It is as if a self-imposed, then internalized norm, but also a kind of narcosis, an addiction to profanity, later turned into an oppressive dogma. Kotanyi with the help of Szabó proposes here a positive synthesis at a higher level. Instead of deepening the gap between theology and philosophy, between Scholasticism and Enlightenment to the detriment of all parties, they overcome it, bridge it by means of the excluded third, in what is called *language mathesis*. An emphasis on unity and continuity is restored. It is somewhat unorthodox, for us odd as well, as some sort of realism of language is proposed here. It promises us, however, nothing less than the way out of the dead-ends of modernity by resolving, for instance, the false antagonisms between the Middle Ages and the modern era.

Then, we have all the gaps between spoken and written language, between speaking and thinking, indeed their discords, which deteriorated over the past thousand years or so—to the detriment of thinking, unfortunately. This bitter loss is the great deficit of our times, in particular in post-war Germany. Walter Benjamin diagnosed in terms quite similar even earlier: "Speech seizes thought, but writing commands it."[4] In other words, there is no thinking without speaking. This is the core of dialogical philosophy, of dialogic thinking, and a reiterated theme of the book at hand. Attila Kotányi, the author's father, in his time also a member of the Parisian *Internationale Situationniste*, as well as a member of the teaching staff at the Arts Academy Düsseldorf, collaborated until 1999 on the publication of documents by the Budapest Dialogical School, published in a volume entitled *Tény és Titok*, *Fact and Mystery*. *Cent dérives* is, in a certain way, an

extension or continuation of this project. It offers, however, not just the publication of protocols, but impulsive, fragmentary, and inchoate comments and thoughts about the Budapest Dialogical School, much in the style of spoken language, like a conversation among friends. Heinrich von Kleist had a likewise insight: « l'idée vient en parlant », ideas come as you speak; as he wrote in *On the gradual production of thoughts whilst speaking*, an 1805 essay, in German *Über die allmähliche Verfertigung der Gedanken beim Reden*. Thought is born from living dialogue, from the spoken word that gives impetus. That is living spirit. Or, as Martin Buber expressed it: life, living means to be spoken to. To the extent it is possible for a book to speak, the present book intends to enliven the reader.

Cent dérives is not about speechless thinking, about concepts such as in *Being and Time*, for instance, it is more about signs and being. It is also not a diary of a seducer, but rather it offers fragments about dialogue, friendship and love. It would be more an archeology of spirit, the title of a book Michel Foucault never dared to think of, nor write, as he insisted rather on empirical facts, the body, its historical mechanisms, its tactics and strategies. This is also not negative dialectics, but rather a positive, analogic dialectics. The core topics here are not *Difference and Repetition*, but continuity and contradiction. Not *A Thousand Plateaus*, but drifts—*A Hundred Drifts*.

Cent dérives seeks not only to continue in the steps of the Budapest Dialogical School, but also to redefine the relationship between speaking and writing, restoring the balance between them, through attributing their appropriate cardinality. Let's summarize: speech, the spoken word, is a continuum, a high form of continuity. The written word is infinite, too, but less infinite. In terms of the mathematics of infinity, if the written word can be compared to $\aleph_0$, the smallest infinity, then the spoken word is more like $\aleph_1$, the next biggest. If the written word is like a countable infinity, then the spoken word is uncountable. In short, $\{\text{Writing}\} \cong \aleph_0$, $\{\text{Speech}\} \cong \aleph_1$.

Let us call this the Szabó-Kotanyi analogy-conjecture, for the time being, that says, again in the language of the mathematics of infinity, that writing and speaking are not in a bijective, one-to-one relationship with one another. This enables new ways of characterizing the relationship between speech, writing and media. Speech is a high wind,

a draught, blowing into the philosopher's shelter, which is writing, a hideaway, a slipstream, a shadow of the wind, as some quite influential people clearly stated, too.[5] Its consequences, however, reach far beyond language theory or thought or thinking in the context of media. It implies denying the univocity of being. Taking the Szabó-Kotanyi analogy-conjecture for granted we are able to recover and uncover the mysterious and hidden alliance of thinking and poetry, since speech is music and music is speech—a close relationship which has been concealed only by writing throughout the centuries. Writing no longer commensurate with neither speech, nor music. Being is not univocal, it is analogical. A drift—in a similar way—is not a loop, but a current, a draught.

---

1 Hamvas, B. (1994) *Philosophie des Weins*, p. 8.

2 *Ibid*, p. 58. In the words of Gilbert K. Chesterton: "He who does not believe in God will believe in anything." In the words of Eugen Rosenstock-Huessy: "Scientists must speak with confidence and faith before they are able to think analytically," Rosenstock-Huessy, E. (2012) *Die Kopernikanische Wende in der Sprachphilosophie*, p. 219.

3 A reference to Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*.

4 See Benjamin, W. (1928/2016) *One-Way-Street*, p. 47.

5 Heidegger, reminding us in *Was heißt Denken?* of Parmenides and Socrates: "For anyone who begins to write out of thought must inevitably be like those people who run to seek refuge from a draft too strong for them." Speech, here, is a wind and writing just a shelter. "All through his life and right into his death, Socrates did nothing else than place himself into this draft, this current, and maintain himself in it. This is why he is the purest thinker of the West. This is why he wrote nothing."

Bibliographie / Literatur / Bibliography

Adorno, Theodor W. et Max Horkheimer (1947) *Dialektik der Aufklärung*, Amsterdam.

Apel, Karl-Otto (1973) *Transformation der Philosophie*, Frankfurt am Main.

Arendt, Hannah (1967) *Vita activa oder Vom tätigen Leben*, München, 2002.

Austin, John L. (1962) *How to Do Things with Words. The William James Lectures delivered at Harvard University in 1955*, Oxford.

Badiou, Alain (1988) *L'être et l'événement*, Paris.

Bateson, Gregory (1972) *Steps to an Ecology of Mind*, Chicago.

Benjamin, Walter (1936) *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*, Frankfurt am Main, 1963.

Bolzano, Bernard (1851) *Paradoxien des Unendlichen*, Hamburg, 2012.

Böhme, Jakob (1623) *De electione gratiae, oder Von der Gnaden-Wahl*, Leipzig, 1995.

Breton, André et Georges Soupault (1920) *Les champs magnétiques*, Paris.

Buber, Martin (1923) *Ich und Du*, Leipzig.

Buber, Martin (1949) *Die Erzählungen der Chassidim*, Zürich.

Boulgakov, Mikhaïl (1940) *Le Maître et Marguerite*, Paris, 2002.

Clegg, Brian (2003) *Infinity: the Quest to Think the Unthinkable*, Philadelphia.

Copernic, Nicolas (1543) *De revolutionibus orbium coelestium*, Nürnberg.

Cox, Harvey (1965) *The Secular City: Secularization and Urbanization in Theological Perspective*, New York.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari (1972) *L'anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie Vol. I*, Paris.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari (1980) *Mille plateaux, Capitalisme et schizophrénie Vol. II*, Paris.

Dedekind, Richard (1872) *Stetigkeit und irrationale Zahlen*, Braunschweig.

Depoortere, Frederiek (2009) *Badiou and Theology*, New York.

Derrida, Jacques (1967a) *De la grammatologie*, Paris.

Derrida, Jacques (1967b) *L'écriture et la différence*, Paris.

Dieudonné, Jean (1977) *Panorama des mathématiques pures: Le choix bourbachique*, Paris.

Dieudonné, Jean (1992) *L'infini des mathématiciens, Infini des mathématiciens – Infini des philosophes*, F. Monnoyeur, Paris.

Drozdek, Adam (1995) Beyond Infinity: Augustine and Cantor, *Laval théologique et philosophique*, 51(1), 127-140.

Ebner, Ferdinand (1921) *Das Wort und die geistigen Realitäten. Pneumatologische Fragmente*, Wien, 1952.

Eliade, Mircea (1950) *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris.

Eliade, Mircea (1965) *Le sacré et le profane*, Paris.

Elster, Jon (1978) *Logic and Society: Contradictions and possible Worlds*, Chichester.

Elster, Jon (1981) Aktive und passive Negation, *Die erfundene Wirklichkeit*, P. Watzlawick, München.

Engster, Frank (2015) *Money as a Measure of Time*, Radical Philosophy Conference, Lecture, Berlin.
Engster, Frank et Andreas Schröder (2014) Mass und Messung, *Zeitschrift für kritische Sozialtheorie und Philosophie*, 1(1), 109-147.
Feyerabend, Paul K. (1975) *Against Method: Outline of an Anarchist Theory of Knowledge*, London.
Florensky, Pavel (1992) *La perspective inversée*, Lausanne.
Florensky, Pavel (1994) *La colonne et le fondement de la vérité*, Lausanne.
Forrester, Viviane (2000) *Une étrange dictature*, Paris.
Fromm, Erich (1966) *You Shall Be as Gods: A Radical Interpretation of the Old Testament and Its Tradition*, New York.
Genette, Gérard (1987) *Paratextes*, Paris.
Gödel, Kurt (1995) *Collected Works*, Cambridge.
Granet, Marcel (1936) *La pensée chinoise*, Paris.
Groddeck, Georg (1923) *Das Buch vom Es. Psychoanalytische Briefe an eine Freundin*, Frankfurt am Main, 2004.
Habermas, Jürgen (1962) *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, Frankfurt am Main.
Habermas, Jürgen (1968) *Wissenschaft und Technik als Ideologie*, Frankfurt am Main.
Hallâj, Husayn Mansûr (1981) *Dîwân*, Paris.
Hamann, Johann Georg (1760) *Aesthetica in nuce. Eine Rhapsodie in Kabbalistischer Prose*, Ditzingen, 1986.
Hamvas, Béla (1994) *Patmosz I*, Budapest.
Hardt, Michael et Antonio Negri (2006) *Multitude: War and Democracy in the Age of Empire*, London.
Harnoncourt, Nikolaus (1982) *Musik als Klangrede: Wege zu einem neuen Musikverständnis*, Salzburg.
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1832) *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, Werkausgabe, Frankfurt am Main, 1979.
Heidegger, Martin (1959) *Gelassenheit*, Stuttgart.
Heidegger, Martin (1992) *Was heißt Denken? Vorlesung Wintersemester 1951/52*, Ditzingen.
Holland, Bernard (1901) Preface, *Dialogues on the Supersensual Life by Jacob Behmen*, London.
Husserl, Edmund (1934) Kopernikanische Umwendung der Kopernikanischen Umwendung: die Ur-Arche Erde, *Raumtheorie: Grundlagentexte aus Philosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt am Main, 2006.
Ifrah, Georges (1981) *Histoire universelle des chiffres*, Paris.
Illich, Ivan (1973) *Tools for Conviviality*, New York.
Illich, Ivan (1992) Mnemosyne: The Mold of Memory, *In the Mirror of the Past: Lectures and Addresses, 1978-1990*, London.
Illich, Ivan (1993) *In the Wineyard of the Text*, Chicago.
Illich, Ivan (2005) *Rivers North of the Future*, Toronto.
Illich, Ivan et Barry Sanders (1988) *ABC: The Alphabetization of the Popular Mind*, New York.
Ionesco, Eugène (1950) *La cantatrice chauve*, Paris.

~ SOMMAIRE ~

Salutations g

Préface h

Remarques introductives k

Tropes-métonymies 1

Incertain et importun 4

Le fou, le génie, le saint 6

Partisans, mercenaires, imposteurs 13

L'équipe de Budapest 15

Un philosophe hongrois 20

Szabó ésotérique 27

Étymologie existentielle
- La parole et le vécu 35
- La série maximale 44
- L'expérience immédiate 46

Mathèse de la langue
- Le mot schizophrène 57
- Le mot comme fantôme 61
- Le mot comme instrument 65
- Arc-en-ciel 68
- Le nombre comme configuration 70

De la logique de la foi
- Un Socrate du XXe siècle 81
- Abstraction et révélation 82
- À qui s'adresse la philosophie de Szabó ? 84
- Battre le tambour 90
- Renversement du renversement 99
- Rationalisme radical 106
- Le pan-spiritualisme 114
- Le secret des mathématiques 125
- De saint Anselme à l'ordinateur 133

Le rire de l'homme 137
Langage et mathèse 144
Athéisme 150
Szabó contre Heidegger 155
Pensée spéculative, pensée du *comme si* 160

La pensée graphique de Lajos Szabó

Première partie

Deux philosophes hongrois 168
L'état du monde 171
Tags et graffiti 173
Le numérique 174
L'art graphique de Lajos Szabó 177
La théorie des systèmes 187
Signe et langage 191

Deuxième partie

L'art de Lajos Szabó 194
Le geste 196
Le signe 199
L'éthique 201
La personne 204
L'esthétique 205
La prismatique 206
Geste ou gesticulation ? 209
Etudes morphogénétiques 212

Pour une histoire naturelle des contradictions

Le centre constitutif 216
La question unique 219
La réponse à la question 221
Déparadoxifier 223
La contradiction fondamentale 225

Au sujet de la croisée des chemins

Personnalité 230
L'indicible 232
La parole 233

Toi 233
logos 234
À la croisée des chemins 235
Le centre 237
La question unique 241
Abstraction 243
L'innommable 245
Nommer l'innommable 246
Chanter 248
Yikhes 250

De la topologie spirituelle **259**

Modernité phanocryptique
Communauté 267
Lajos Szabó 268
Les mathématiques 269
La langue 271
La subjectivité 272
La calligraphie 273
Béla Tábor 274
La science 274
Le système 276
Le mystère 277
La philosophie 277
Le phanocryptisme 279

Fractivité
La naissance du vertige de l'esprit des mathématiques
Logique et mathématiques 381
La théorie du chaos 383
La logique des lapins 385
L'autoréférence 387
La métagression 390
L'hétérostase 391

Impenser le zéro
Un non-nombre 393
Penser le zéro 395
Le giron productif 395
Multiplicités absurdes 396
Une arme secrète 397
Le vernaculaire 397
Une maladie 398
Genus 399
Penser et utiliser le zéro 400
Nombre 401
Le nombre configurationnel 402
Sans le zéro 403

Enthousiasme
Fragmentation 407
Tautologie structurelle 409
Ehyeh acher ehyeh 411

Incroyance **412**

Mystique de la nature, mystique du savoir **414**

Le dernier des Tocomans **428**
Une parodie en 4 actes

Le perroquet gris **465**
Une pièce en 4 actes

~ INHALT ~

Grußwort p

Vorwort q

Einleitende Bemerkungen t

Metonymie 2

Ungewiss und ungelegen 5

Wahnsinnig, genial, heilig 9

Partisanen, Söldner, Hochstapler 14

Team Budapest 18

Ein ungarischer Philosoph 24

Szabó, der Esoteriker 31

Existenzielle Etymologie
- Wort und Erlebnis 41
- Die maximale Reihe 45
- Die unmittelbare Erfahrung 48

Sprachmathese
- Das schizophrene Wort 59
- Die Zahl als Gespenst 63
- Die Zahl als Instrument 67
- Regenbogen 69
- Die Zahl als Gestalt 73

Zur Logik im Glauben
- Für wen ist Szabós Philosophie? 88
- Philosophie mit der Trommel 93
- Umwertung der Umwertung 101
- Radikaler Rationalismus 110
- Pan-Spiritualismus 121
- Das Geheimnis der Mathematik 128
- Von Anselm zum modernen Computing 135
- Das Lachen des Menschen 140

Sprache ist Mathesis 147
Atheismus 152
Szabó vs. Heidegger 158
Unendlich 163
Das Größtdenkbare 165
Versteckte Axiome 166

Der letzte Tokomaner **447**
Parodie in 4 Akten

~ CONTENTS ~

Greetings z

Preface aa

Introductory Remarks ad

Lajos Szabó's Graphic Thinking

Part I

Hungarian Philosophy 170
The State of the World 172
Graffiti Culture 174
Digital Culture 176
Szabó's Graphic Art 182
Systems Theory 188
Sign and Language 192

Part II

Szabó's Art 195
Gesture 198
The Sign 200
Ethic 202
The Person 204
Aesthetic 206
Prismatic 209
Gesture or Gesticulation? 210
Morphogenesis 213

Toward a Natural History of Contradictions

The Constitutive Centre 218
The One Question 220
Answering the One Question 222
De-paradoxization 224
The Deepest Contradiction 227

On the Crossroads

Personality 231
The Unspeakable 232
The Word 233
Thou 234

logos 235
The Crossroads 236
The Centre 239
The One Question 242
Abstraction 244
The Unnameable 246
Naming the Unnameable 247
Song 249
Yikhes 253
Jewry at the Crossroads 259

On Spiritual Topology **262**

Phanocryptic Modernity
Community 321
Lajos Szabó 323
Mathematics 323
Language 325
Subjectivity 326
Calligraphy 328
Béla Tábor 328
Science 328
System 330
Mystery 331
Philosophy 331
Phanocryptism 333

Fractivity
Vertigo born out of the Spirit of Mathematics
Logic and Mathematics 382
Chaos Theory 384
The Logic of Rabbits 386
Self-reference 388
Metagression 390
Heterostasis 392

Mystic Nature, Mystic Science **419**

Snarks **424**

100D has been made possible with the help of so many. The editors wish to express their gratitude at least to some, in alphabetical order:
Sigrun Anselm, Renate Becker, Selma Berg, Brigitte Biebrach-Schmitt, Gerhard Buck, Klaus Ellwanger, Ulrich Frohnmeyer, Giuliana Giorgi, Lisa Gordon, Matthias Gorenflos, Jacqueline van Gorkom, Eckard Hammel, Rafael Kotanyi, Sophie Kotanyi, Rainer Krems, Viviane Letayf, Rodrigo Magalhães, Elisabeth Meyer-Renschhausen, Karen Mießner, Maria R., Lucas Rehnman, Günther Rösch, Rubens Espírito Santo, Leonore Scholz-Irrlitz, Judith Siegmund, Ulrike Solbrig, Christian Strub, Karl van Suntum, Lothar Triebel, Jonathan Uhlaner, Jole Wilcke, Nina Zlonicky, Martin Zuska and many others.

Title_ "Christophe Kotanyi.
Cent dérives · A Hundred Drifts · Hundert Driften"
Editors_ Axel Roch, Magda van Suntum
Translations_ Christophe Kotanyi [fr→ger, fr→en], Axel Roch [fr→ger]
Copyediting_ Rainer Brömer [ger], Madeleine Dymond [en], Axel Roch [ger], Magda van Suntum [fr], Laurence Wuillemin [fr]
Book design_ Mehi Park

~

All rights reserved to the authors, editors, translators and publishers. All graphics and images, in particular the drawings by Lajos Szabó, are private property and belong to the author or the editors, except those images that are used under CC licence. Graphical portrait page f reprinted with permission Lucas Rehnman. Many writings published here have been previously circulated as preprints in various circumstances. Sources have been given, if, however, updates and corrections are needed, the editors ask kindly for such notifications.
Printed in Berlin, Germany.

Published by gegenstalt.
Berlin, October 2020
gegenstalt.com

ISBN 978-3-9813156-84

gegenstalt.com
ISBN 978-3-9813156-84
9 783981 315684